

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Effets de souffle

Jacques Cossette-Trudel

Volume 33, Number 3 (195), June 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32041ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Cossette-Trudel, J. (1991). Effets de souffle. *Liberté*, 33(3), 35–55.

JACQUES COSSETTE-TRUDEL

EFFETS DE SOUFFLE

Comment ne pas écrire sur cette autre sale guerre s'il est vrai que la douleur est mère de toute parole et que celle-ci crée l'homme et l'apaise?

Mais, aussi, comment donc écrire ces lignes, deux mois avant qu'elles ne soient lues, alors que la machine schwarzkopfviennienne achève son œuvre de mort sur l'autoroute Koweït-Ville/Bassora et mesure l'efficacité de ses opérations chirurgicales pratiquées pour le compte de la New World Order & Co.?

Une entreprise historique menée avec une générosité naïve, à l'américaine, proportionnelle aux superprofits réalisés dans les puits de pétrole et les lucratives reconstructions de l'après-déluge... de bombes. *Business as usual!*. Avant, pendant et après.

Quand sortira le numéro 195 de *Liberté*, que restera-t-il à penser de cette guerre, de l'Irak, de Yasser Arafat, de Bush? Chiïtes et Kurdes auront-ils fini de régler leurs comptes avec le régime bagdadi? Que restera-t-il de l'opinion «publique» unanime, dans nos pays, à approuver la guerre-spectacle de 6 semaines et 100 heures, terminée en même temps que le dernier épisode des *Filles de Caleb*?

* * *

Écrire oui. Avec, comme munition, un humanisme en miettes, tel des éclats de silex conchoïdaux datant de na-

guère, quand on se passait des sondages d'opinion «publique» que l'industrie de la démocratie n'avait pas encore créés comme mode de choix social et de gouvernement.

Mais déjà tout s'embrouille dès que j'essaie de respirer un peu et de dissiper ma colère. Entre le silence et la révolte, les alternatives se font peu nombreuses et je me rends compte qu'écrire sur ces événements ne peut être qu'un combat d'arrière-garde mené en différé contre tant d'inepties sur une guerre somme toute pareille aux précédentes.

Ces événements proche-orientaux, j'ai l'impression d'avoir cent ans de plus à porter sur ma conscience et de m'isoler davantage, replié sur la morale qu'on m'a donnée, jadis, et qui régit encore mon éthique au quotidien. Ici la vie continue, chaque jour plus consensuelle, plus nulle, alors que là-bas, en Mésopotamie bombardée et en Palestine occupée, elle est une prime gagnée au cas à cas, arrachée à l'inattention des rambos de l'infrarouge et du gaz mou-tarde.

Du golf au Golfe, d'une crise à l'autre, une pression diffuse mais constante s'infiltré par les lézardes de ma conscience pour que j'abandonne ces constructions d'esprit que *Le Devoir* qualifie aujourd'hui d'«anti-américanistes primaires» et de «naïvement pacifistes». Une pression à laquelle je résiste parce qu'en même temps, chaque mort, chaque «installation militaire» détruite, chaque conférence de presse d'état-major me prouve que rien n'a changé, si ce n'est le jargon des militaires, le mécanisme des engins de mort, l'emplacement exact des champs de bataille et le nom précis des victimes. Partout encore les mêmes moustachus, barbus, cravatés, poilus, uniformisés, abandonnés permanents de toutes les violences, professionnels de la roulette russe, stars des bulletins de nouvelles.

Dans mon bunker intérieur à l'épreuve de tout sauf de l'incertitude, je ne comprends pas encore pourquoi il me faudrait suivre le gros du troupeau et me changer à l'image dernier cri. Pour me laisser couler dans le confort douillet

qu'on m'offre mille fois par jour et de cent façons en guise de récompense ou d'incitation à appuyer la lutte du Monde moderne contre l'obscurantisme à Bagdad, à Pékin et, bientôt (?), à Moscou?

Par un phénomène qui met du temps à se laisser comprendre, l'effet de souffle de la première explosion de la nuit du 16 janvier à Bagdad brûle encore la chair de ma pensée, et tous les mots qui sont pour moi des outils pour saisir et aimer le monde ont implosé et se sont vidés de leur sens, comme 60 000 Arabes de leur sang.

* * *

Écrire sur l'effet de cette guerre revient à me dévoiler publiquement comme un archaïsme en réaction perpétuelle contre les puissants éditorialistes et autres excommunicateurs qui nous passent la savonnette chaque fois qu'une crise éclate.

La première interrogation, la plus forte mais aussi la plus confuse qui m'arrive en ce début d'article provient, on l'aura senti, non pas de la guerre elle-même mais de son incidence sur notre propre monde où règne une grande consternation face à la réapparition de la mort dans notre vie de tous les jours.

Totalement déroutante, cette guerre-là fait mal ici, non pas dans nos corps mais dans notre conscience, car nul ne peut trancher, départager, comme dans tout schéma apocalyptique. La guerre étant une absurdité en raison de ses effets «collatéraux» sur le cœur et sur la matière grise, comment distinguer le clair de l'obscur et faire en sorte qu'apparaisse une première lueur, comme une bouée de sauvetage dans un trou noir où tout risquerait de s'engouffrer à chaque instant?

Les vérités sur les sémites, les sunnites ou les chiites m'importent peu à vrai dire, car l'opinion qu'on peut en avoir ne tient finalement qu'à la situation dans laquelle on

se place. Il ne suffit que de choisir son camp avant de choisir ses lectures et ses amis. L'inverse, d'ailleurs, est également vrai. Le regard est un reflet corrosif de notre propre conscience.

Dans la réalité d'ici, alors que le prix d'un sac de chips de 55 grammes est demeuré inchangé depuis l'invasion du Koweït, ce sont les prises de position bellicistes des *top-guns* de l'establishment intellectuel qui m'interrogent par-dessus tout parce qu'elles révèlent une nouvelle image de nous-mêmes, nord-américains francophones participant au triomphe ultraconservateur de la technoscience dévoyée jusque dans son aboutissement destructeur.

Branchée le soir sur Vidéotron, parquée le jour dans les tours à bureaux crates ou les salles de cours, cordée en février sur la plage floridienne, la majorité — dont je fais partie — continue de recevoir son pain et ses jeux, comme si le monde se terminait à la limite de la perception sensorielle et que la guerre était une télé-série quotidienne en 46 épisodes avec Bernard Derome.

Tout cela demeure déroutant. Pour comprendre cette nouvelle crise et la guerre, l'éclairage des sciences humaines semble par ailleurs bien faible: thèses, hypothèses, synthèses et antithèses se multiplient en s'annulant sitôt l'une l'autre dans la grande marmite médiatique. Et en s'énonçant, chaque argument trouve sa propre limite, ne serait-ce qu'en lui-même, sans apporter de réponse aux interrogations qui se bousculent à la porte de mon intellect et me désarticulent.

Mon propos ne peut donc s'inspirer d'une intention politique, car je sais déjà qu'à plonger dans ce monde de contingences, je devrais nécessairement «baisser» d'un cran et prendre position, pour l'un ou l'autre, vraisemblablement à contre-courant. Assurément, les dédales de la pensée analytique ne me sont d'aucun secours. Je ne ferais que m'y désintégrer. Effet de souffle, là aussi.

Appellation contrôlée!

Objet de honte et d'abjection depuis son invention par les tout premiers prédateurs, la guerre-guerre a été abolie par les états-majors à la suite de leur défaite au Viêt-nam et en Afghânistân. Jamais plus la guerre, disait-on comme d'habitude, avec une lucidité éphémère qui ne servit tout compte fait qu'à tâter de l'ultralibéralisme et à compléter la mise à mort des idéologies démodées accusées d'holocauste, de goulag ou d'impérialisme, selon qu'on est ou pas de ce côté-ci de l'Histoire. Une mise à mort bien méritée de la «vieille guerre» pour cause de vétusté. Quant aux «petites guerres», placées au dernier rang du palmarès mass-médiatique, mais au premier rang des horreurs secrètes entassées dans les charniers, elles continueront à accabler les petits peuples en vertu du principe de non-ingérence dans les affaires (*sic*) intérieures des pays. La «communauté internationale» n'en est pas à sa première contradiction. Kurdistan gazé, Cambodge garrotté, Tibet immolé, autant de «faits divers», de «curiosités» exotiques données en pâture aux groupuscules de solidarité qui nous les cassent avec leurs tracts simplistes à la langue de bois. Les dictatures ne le deviennent que lorsqu'elles sont pointées du doigt par les grosses démocraties...

Dès le retour du dernier GI de Saïgon, le synopsis revanchard de la guerre des étoiles commença à s'écrire avec photons, lasers et dollars US à gogo, pendant que l'Amérique enterrait ses morts et pensait son orgueil. Dans les complexes militaro-industriels, on se rit bien des crises existentielles des fins d'époque. On demeure avant tout pragmatique. Très pragmatique.

On démilitarisa les conscrits mais on militarisa les puces et, de Palo Alto à Boston, dans tous les parcs scientifico-industriels gérés la plupart du temps par d'ex-généraux, le bouillon de culture pentagonale commença à produire ses effets. Pour les militaires, les retombées de l'aventure spatiale furent nombreuses (sans compter celles

de la navette Discorery). Il ne restait plus qu'à aménager un «output» au nouveau système, ce qui fut fait quelques années plus tard dans la chambre à coucher de Ronald et Nancy par le ré-enfantement de l'aigle. Grand-mère Thatcher fut émue, John Lennon fut descendu.

Apprise dans les jeux de rôles, puis rodée à la Grenade et au Panama, la Guerre nouvelle¹ nous est arrivée en catimini, sous appellation très contrôlée. *High-tech*, propre, basée sur le QI de ses généraux et de ses bombes, c'est dans l'annihilation de l'idiotie de Saddam qu'elle allait prendre du galon et révéler son visage achevé de guerre technoscientifique, c'est-à-dire de guerre du gérable, du mesurable et du calculable contre tout ce qui ne cadre pas dans le prévisible nord-occidental.

Dans la Guerre nouvelle, l'ennemi est d'abord méthodiquement inventorié (technologie du renseignement), soigneusement circonscrit (diplomatie de l'isolement), habilement dissimulé (communication de la désinformation), brutalement détruit (guerre brève de libération) et sitôt oublié (diplomatie de la reconstruction). Elle se décompose en «phases», en «étapes» et en «tempos», mais elle demeure étrangement irréelle, lointaine. Une guerre quasi invisible dont on nous fait voir de mignonnes représentations infographiques et des images en vrac, vraisemblablement récupérées dans les poubelles d'Hollywood, avant même que les combats n'aient eu lieu sur le terrain.

1. C'est d'abord dans mes lectures d'adolescent que j'ai découvert la Guerre nouvelle. Edgar P. Jacobs en a illustré le déroulement et l'issue il y a déjà 33 ans dans *Le Secret de l'Espadon*, qui préfigure de façon consistante la guerre du Golfe: héros blonds — Blake et Mortimer — alliés autochtones, mépris de l'ennemi et des autres races, technoscience considérée comme garante ultime de la liberté — dont l'Espadon, avion ultra-performant, et les lance-missiles diaboliques. Le deuxième tome, dans lequel se font bombarder la capitale et le palais de l'empereur cruel et mégalomane, offre une fin apocalyptique digne des réalisations pentagonales en Irak.

Quoique moderne, la Guerre nouvelle poursuit une finalité quelque peu traditionnelle en ciblant particulièrement les peuples qui n'ont pas l'«intelligence» ou le «courage» historiques de se forger, à coup de luttes sociales et politiques, des institutions et des gouvernements à visage démocratique et télégénique comme les nôtres... Ainsi, la Guerre nouvelle consacre le *look* comme facteur déterminant de crédibilité pour l'homme postmoderne citoyen des grands ensembles économiques.

En ce qui concerne les «dommages collatéraux», c'est-à-dire les pauvres cons qui se trouvent à la mauvaise place au mauvais moment, tout demeure relatif. Ce qui est nouveau à ce chapitre, c'est la façon d'aborder l'encombrante question de l'horreur.

Selon Erik David, éminent juriste aux remarquables contorsions intellectuelles étalées dans *Le Devoir*, l'horreur peut désormais être graduée sur une échelle à pourcentages en fonction de la quantité de «dommages collatéraux» révélés par les médias, et surtout en fonction de l'endroit d'où on les voit. Cherchant à troquer ses diplômes pour des médailles, le Belge ajoute qu'à partir d'un certain pourcentage, la Guerre nouvelle cesse d'être une intervention-santé et redevient une simple guerre-guerre traditionnelle, donc invendable auprès de l'opinion «publique» et de la communauté «internationale».

À la lumière du succès fulgurant de la guerre du Golfe, j'en conclus que le nombre de victimes ennemies doit rester dans les cinq chiffres, et celui des héros tombés au désert d'honneur dans les deux chiffres. En général, avec un ratio de mortalité de un bon pour 1000 méchants, l'horreur passe pratiquement inaperçue du côté des gagnants, à cette nuance près que dans le cas d'Israël, le ratio doit être encore moins élevé, car une vie hébreuse, c'est très très précieux. À Tel-Aviv, la «retenue exemplaire» se monnaie à l'heure qu'il est en fonction d'un ratio bon/méchant ne devant pas dépasser 1/30 000.

L'horreur dépend également de l'homologation des armes, puis de qui les lance et qui les reçoit. Ni vraiment chimiques, ni vraiment nucléaires, quasi écologiques, les «smart bombs» et missiles «de croisière» demeurent conformes aux conventions civilisées pour le respect du droit de crever dignement, car, comme celles dites «à fragmentation» ou «à implosion», elles sont classées dans le catalogue des manufacturiers à la rubrique des scalpels subatomiques conventionnels. Est-il besoin d'ajouter que les armes biochimiques de Satan Hussein, les déversements de *brute* et les Scuds fous demeurent inclassables, innommables?

Guidées ou non au laser, les bombes à effet de souffle ou au napalm peuvent également demeurer tout à fait conventionnelles, dans la mesure toutefois où les images de l'autoroute Koweït-Ville/Bassora ne sont diffusées que rarement et de préférence assorties des exactions irakiennes au Koweït ou au Kurdistan².

Les bombes coalisées sont également des bombes air-sol humoristiques sur lesquelles les super-pilotes écrivent des graffiti d'amour pour les Arabes ou des graffiti loufoques pour les enfants, question d'amuser les gens d'en bas avant de leur souffler la vie. Des bombes écrites qu'on pourrait ranger à la *Library of Congress*, tant les messages y sont pénétrants et reflètent les acquis de la grande culture de masse américaine.

Par contre, malgré son incontestable popularité dans la communauté internationale, la Guerre nouvelle ne change rien au dilemme du développement. Elle ne fait que l'exacerber. Pour l'essor de ces lointaines contrées, que doit-on favoriser? La démocratie politique? La démocratie économique? L'accumulation de capital?

2. Les bombes intelligentes sont une TPS sur le progrès pour ces disques compacts, guichets automatiques et Macintosh qui, également par magie techno-scientifique, placent, en théorie du moins, le chant, l'argent, la parole et l'écriture à portée de doigt.

Puisque la première solution s'avère aussi instable qu'insécurisante et que celle de la démocratie économique est par trop baasiste, voire nassérienne, comment donc ne pas choisir la troisième, agrémentée bien entendu d'un zest des deux premières? À quoi peut-on s'attendre de la Koweit Investment Corp. et des gouvernements ultraconservateurs au pouvoir dans les démocraties anglophones de la Coalition? À quelque secrète stratégie d'exportation de déficit budgétaire vers le Croissant Fertile? Avec un cratère de 300 000 000 000 \$ US, creusé en 6 semaines et 100 heures à peine, et le bulldozer de la reconstruction qui amorce déjà son travail de remblayage, la première phase de cette stratégie semble bien engagée.

Du Rhin à l'Euphrate, toujours la même pollution vert kaki

Redéployée au Sud, à 1000 lieues de l'Atlantique Nord, l'OTAN a finalement livré la bataille anticommuniste (baasiste dans le cas présent) totale à laquelle elle était promise et dont elle avait été frustrée pendant 40 ans, jusqu'à l'effondrement surprise du Mur et du Pacte. Évidemment, on ne demande pas à des militaires d'être inutiles ou encore moins de gagner par défaut.

Plus qu'un paradis pour marchands de super-canon, l'Irak était une longue histoire de complicité discrète entre socialistes, communistes, castristes, baasistes et cie pour le maintien d'un rempart contre la déraison du fondamentalisme musulman et l'obscurantisme des émirats. Un verrou sur la porte de l'Europe, côté Turquie. Malgré ce tout petit capital de sympathie dont bénéficiait encore l'Irak — pénultième bastion de l'étatisme démocratique (entendu ici dans son sens stalinien) —, les anticommunistes de vieille souche avaient leurs comptes à régler avec Bagdad depuis longtemps. Question aussi d'aller chatouiller les Russes par en dessous...

Et puisque monsieur Bush n'aime pas ceux qui bouf-

fent ses amis... et que l'ogre de Bagdad commençait à manger dans l'assiette des autres, le régime irakien devait être cassé. Frankenstein risquait d'échapper à son créateur et de s'animer, seul, avec des canons super et une industrie chimico-biologico-nucléaire destinée, selon le *Jerusalem Post* et le *Sugar Post*, à parachever l'œuvre du Teuton nazi? Quand on a du pétrole, on a aussi du gaz, et la moutarde, on l'importe de l'Europe.

Bien qu'elle soit toujours une porte ouverte à tous les préjugés et aux manipulations les plus grotesques, la guerre préventive s'imposait donc pour le salut d'Israël, en plus de la guerre vindicative pour l'orgueil des émirs, de la guerre lucrative pour la santé de Wall Street et de la guerre laxative pour les militaires. Et puisque Schwarzkopf avait la chose en main, la djihad de Saddam n'avait qu'à bien se tenir!

Ainsi, comme on lâche son chien contre le malfrat, la Guerre nouvelle fut déliée dans la plaine d'Hadjara avec la plus grande complicité occidentale connue depuis cinquante ans: gouvernements élus et non élus, opinions «publiques», intellectuels de gauche, de droite ou de nulle part, communautés internationale, onusienne et mondiale, militaires petits et gros, éditorialistes montréalais, industriels, psychologues, géopolitologues, émirologues, cheikhologues et autres se rallièrent à la croisade de l'agent d'assurances devenu président de la Liberté grâce aux bons conseils de son pasteur personnel.

Chez Oncle Sam, on ne lésine pas sur les moyens, comme sur les portions de tarte aux pommes, et les contradictions ne se dénouent que dans l'atteinte des objectifs. Jamais dans la dialectique du raisonnement!

Pratico-pratiques comme des brosses à dents électriques, les Américains comprenaient par ailleurs que dans la conjoncture de 1989, il leur serait difficile de porter seuls le poids d'une guerre contre un producteur de brut. Un alibi solide devait être trouvé dans la manche de l'Oncle

Sam pour gagner les appuis nécessaires et créer les alliances. Ce qui fut fait au sein de l'ONU: si un grain de sable devait enrayer Desert Shield ou Desert Storm, on pourrait toujours effectuer un repli tactique sur une instance internationale sans devoir en payer le prix. Économies de votes. Écologie politique!

Plus intelligent, plus rusé, plus électoraliste que Kennedy et Johnson avec leur désastre vietnamien, Bush rééditait le coup de la Corée en faisant porter le chapeau de la légitimité interventionniste à l'ONU. Ce fut la mission confiée à James Baker: neutraliser la diplomatie soviétique, issue de secours de Bagdad, démultiplier l'effet des erreurs irakiennes et, surtout, éliminer toutes les initiatives non-américaines, qu'elles viennent de l'ONU, de l'Europe ou des pays arabes. Après, il ne resterait plus qu'à transformer les GIs de Desert Shield en GIs de Desert Storm, la mère de toutes les batailles pour un monde unipolaire.

* * *

Dans le métro une jeune femme bat la mesure en caressant le visage de l'enfant endormi sur ses genoux, alors que je songe à l'horreur vécue par ces dizaines de milliers de personnes qui, sur l'autoroute Koweït-Ville/Bassora, avant de voir leur corps s'embraser et fondre, ne pensaient ni à Sam ni à Saddam tant la fin du monde était d'un rouge intense.

La mort attend toujours son heure où qu'on soit, même pendant les courtes périodes ludiques des après-guerre, qui ne sont que des entre-guerres. Et puis au premier missile de croisière, au premier Scud, on se heurte de nouveau à la condition humaine, au drame profond d'être mortel — et de le savoir — ainsi que de vivre sans autre raison que celle de faire son temps et de sentir son cœur battre — ce qui n'est déjà pas si mal, comparé à une roche ou à un végétal. On peut aussi agrémenter quelques-uns de ces mo-

ments avec le *Concerto pour deux violoncelles* de Vivaldi, un Jarmush ou un Kundera.

À pleine page dans les journaux, au théâtre, au cinéma, le tabou de la mort remplace celui du sexe, pourtant diablement plus amusant. Et quand on refuse ce passage au drame, que reste-t-il à faire, sinon savourer la lumière des fins d'après-midi d'hiver, boulevard Saint-Laurent entre Prince-Arthur et avenue des Pins, côté est vu de l'ouest?

Quelquefois, des moments aigus de conscience et de panique s'emparent des esprits qui se lancent par vagues successives à l'assaut de la mort embusquée dans les tranchées du quotidien. Le pénis devient alors un vecteur de mort dont on se protège avec des caoutchoucs semblables — quoique beaucoup plus petits — aux combinaisons antichimiques portées dans le désert.

Dans ces moments d'idiotie, le cancer est confiné aux fumoirs. La nourriture perd ses qualités nutritives et devient un danger de mort subreptice. On s'attache, comme à l'hôpital pour les dernières convulsions. La pluie est un acide, le soleil un mélanome. Un «trip-santé» qui n'est en fait qu'un «badtrip-mort».

Quelquefois aussi, les chefs d'État sensibles à ce que vivent leurs peuples dans le combat quotidien contre la mort accordent un temps de répit à leurs futurs électeurs et organisent un drame sur une scène lointaine. Ils inventent des scénarios d'apocalypse dans des pays éloignés et font se dérouler le drame comme un divertissement télévisuel en compétition avec Arsenio Hall. Dans ces scénarios, on largue la mort 60 000 fois sous les ailes des avions furtifs, au plus grand soulagement des peuples sécurisés et... compris.

Moins horrible (?) mais tellement plus chère!

À la lumière des résultats sur le terrain, à quoi donc ressemble-t-elle, cette Guerre nouvelle avec sa «phase aérienne» et sa «phase terrestre», sinon à n'importe quelle

autre guerre? En bas, sur le plancher des vaches ou celui des chameaux, tout n'est toujours qu'une phase terrestre parce que mourir c'est perdre la bataille contre la gravité, et surtout parce que les restes d'humain, c'est dans le trou qu'on les met.

Ici en Amérique, les choses sont également restées très rampantes, vraiment pas aériennes. Outre de payer à crédit le balai de «nos F-18», le seul effort demandé a été celui de faire confiance à une classe politique complètement discréditée. On a aussi demandé aux gens comme moi de continuer à faire notre *business, as usual*, et de gober, telles des oies périgourdines, des images vidées d'information, ainsi que de côtoyer, pour un temps, l'éthique carnassière en espérant que l'oncle, le cousin ou l'ami qui travaille chez Lavalin, à la Northern Telecom, à Hydro-Québec et, pour-quoi pas, chez Urgel Bourgie, sera lui aussi convié au grand méchoui de la reconstruction.

La chirurgie plastique coûte cher et son résultat n'est pas garanti. Là-bas, les prouesses techniques ont-elles été aussi chirurgicales qu'on le prétend? Avec 60 000 «sorties», 88 500 tonnes de bombes, 60 000 «dommages collatéraux» (cinq millions de dollars par Arabe tué, beaucoup plus cher que pour un Asiatique!), comment parler de réussite alors que le patient avait rendu l'âme à Allah dès le 16 janvier?

Qu'en est-il, par ailleurs, de l'incidence politique de cette Guerre nouvelle³? Là non plus, rien de bien novateur:

3. La plupart des journalistes ont rappelé que la deuxième victime de la guerre avait été le droit du public à l'information. Ajoutons que la troisième a certainement été l'ONU. Ce qui ne manquera pas d'avoir des conséquences graves et durables sur les relations internationales parce que la Guerre nouvelle a exposé dans toute sa crudité le dilemme auquel cet organisme doit désormais faire face: avec un Conseil de sécurité dominé par une seule superpuissance, devenir un État supranational moins représentatif mais plus «efficace» ou, avec ses résolutions adoptées en Assemblée générale, demeurer moralement respectable mais totalement impuissante.

éclatement du monde arabe, omniprésence américaine, infantilisation de l'Europe, déstabilisation. Tout pour plaire à Yitzhak, pressé de monnayer — au sens propre et au sens figuré — la remarquable «retenue» que les 1000 assassinés de l'Intifada et les 1500 autres massacrés de Chabra et Chatila avaient eu le loisir d'apprécier, avant de mourir dans l'anonymat, loin des caméras furtives de CNN et de la compassion des non-Arabs.

La Guerre nouvelle a encore prouvé qu'il est vain d'avoir raison et de tenter de s'en prendre à la force du plus fort. Apparemment Saddam ne connaît pas les bienfaits des Longues Marches... Un séjour dans une école militaire occidentale lui aurait donné le plus grand choc, comme une visite dans les laboratoires paramilitaires affiliés à l'université de Stanford ou au MIT.

La technoscience, un avorton de la contre-culture

Grâce à sa capacité d'assimilation des connaissances (les «données») et sa préférence pour l'utile, le fonctionnel et le pragmatique, la technoscience ne cesse de marquer des points depuis la débandade du «vieux savoir» dont Mai 68 et la contre-culture furent des manifestations particulièrement difficiles à décoder de prime abord.

À la fine pointe des connaissances, des inventions et des découvertes, les nouveaux professionnels issus de la génération contestataire sont passés maîtres en toute matière et en tout lieu. Sciences froides, humaines, sociales, militaires ou politiques, technologie et industrie de l'armement et des communications..., la conjonction de toutes les disciplines et de toutes les industries placées au service du pouvoir politique s'avère d'une efficacité fulgurante. Dans la mesure cependant où la pensée vagabonde et la polémique en sont exclues, de 9 à 5. C'est ainsi qu'on connaît de plus en plus et qu'on sait de moins en moins. Avis aux poètes et autres inutiles. Gardez votre *shift* de nuit car le jour tous les chats sont gris!

Dans notre monde de 1991, le consensus chéri ici comme un véritable état de grâce sociétal n'est en fait qu'un produit de la technoscience et de son monde unidimensionnel, du politique et de son monde unipolaire, de la culture avec ses *Lance et compte* répétitifs. Savoir, chercher à savoir, trouver un sens, se souvenir sont des pertes de temps marginalisantes, inutiles. Malgré les libertés individuelles confortables qu'il nous offre, l'Occident revient à son tour à une ère de pensée magique unanimiste dont il avait pourtant perdu l'envie avec l'éclatement de toutes les religions, de tous les dogmes dans les années 1950-1960. Affaires privées et mémoire collective n'ont jamais fait bon ménage, et les bombardés du Proche-Orient sont invités au grand plan Marshall de l'amnésie.

* * *

Parmi tant d'autres, *Le Devoir*, *Le Monde*, *Libération* ont dit oui à la Guerre nouvelle parce que la presse intelligente a subi, elle aussi, l'effet de souffle du modernisme dont on la croyait pourtant protégée. Ici, à Montréal, le journal *Voir* a été seul à dénoncer l'absurdité à la une. De tous les horizons, des voix respectées se sont fait entendre pour appuyer la guerre et surtout pour ridiculiser les «primates», «naïfs» et autres sceptiques qui refusaient le déluge... d'insanités. S'il semblait acquis depuis longtemps que les intellectuels — entendu ici dans un sens très général — ne peuvent plus se prendre pour des maîtres penseurs, pourquoi donc certains d'entre eux se sont-ils crus obligés de s'ajouter à l'impact, pourtant terriblement dévastateur, des *Tomahawks* du Nouvel Ordre Mondial?

Mis à part les verts allemands, ce sont des catholiques, des communistes et des lepenistes qui, en tant que regroupements, partis ou collectifs, se sont opposés le plus bruyamment à cette guerre-là. Je ne dirai pas que c'est à leur crédit, car je risquerais un bannissement immédiat et

bien mérité. Avec un tel ramassis de tyrannosaures contre la guerre, qui donc oserait s'opposer à ce qu'on arrache un à un les poils de moustache à Saddam?

On peut dénoncer cette guerre pour sa vénalité, sa cruauté, son coût ou son inutilité. On peut également la dénoncer pour ce qu'elle implique ici-même, en nous. Mon opposition à la guerre est plutôt d'ordre dinosaurien, car elle se fonde davantage sur mon inaptitude personnelle à échanger la naïveté contre un droit de cité. Elle reflète également un désir profond de retour à l'époque où le crime de lèse-consensus n'existait pas.

Pendant que Schwarzkopf d'Arabie écumait sur son *joystick*, les nouveaux maîtres penseurs de notre société *soft* racontaient leurs balivernes élitistes en rappelant, entre autres, que l'ancienne guerre nouvelle, celle de 39-45, avait été une bénédiction «parce qu'elle nous a donné quarante ans de paix, de démocratie et de consommation». Argument fallacieux! Intoxication! Qu'en a-t-il été pour le Tiers-Monde livré aux «petites guerres», à l'endettement et aux dictatures? Et les guerres-guerres de Corée, d'Algérie et du Viêt-nam? Et encore ces longues années de soupe aux patates et de goulag vécues à l'Est?

Beaucoup plus qu'une simple lutte contre la mort par la mort, la guerre du Golfe a reflété le nouvel équilibre de nos propres sociétés et impulsé la révolution culturelle dont le système a besoin pour assurer sa survie. Après une longue décennie ballottée entre le libéralisme économique et le conservatisme social et marquée par l'incertitude et le désarroi, une nouvelle convergence semble s'opérer entre les establishments intellectuel, technocratique et politique, permettant à chacun de maintenir ses privilèges de caste.

Anémiques depuis quelques années — mais surtout pas idiots —, les intellectuels ont compris que les revers connus dans les années 1970 signifiaient beaucoup plus qu'un simple retour de balancier et que le monde ne voulait plus vivre dans les systèmes clos qu'ils avaient inventés et

avec lesquels ils aimaient batifoler (l'État, la Politique, le Progrès social). Un dépoussiérage s'imposait, question de survie, pour que la traversée du désert prenne fin. On se rendait bien compte que le *new look* techno-scientifique et ses sous-produits culturels *high-tech* constituaient le creuset pour l'avenir et que les bonnes choses de l'intellect ne venaient plus d'Europe mais soudainement de ce côté-ci de l'Atlantique.

Quant aux gestionnaires et aux hommes d'affaires, ils se sont aperçu qu'ils avaient besoin non seulement de capitaux et de connaissances mais aussi de concepts, d'intellectuels, voire d'artistes, car, d'une réorganisation ou d'une fusion d'entreprise à l'autre, la gestion comme fin en soi est une marche à vide dans l'absurde: on ne fait que brasser des hommes, de l'argent, des machines, des services, reprogrammés en «ressources humaines», en «ressources financières», en «ressources matérielles» et en «ressources communautaires». Par attribution, par friction, par usure ou entropie, le magot risque toujours de fondre à vue d'œil. Comme pour les beignes Dunkin' Donuts, pour de l'argent frais, faut des idées fraîches! Et les idées fraîches ont besoin du levain de l'esprit. Le conservatisme d'antan, fermé à la science, fermé à l'art, fermé à l'innovation avait pris son coup de vieux.

L'accumulation de la richesse dépend peut-être des gestionnaires et des hommes d'affaires appuyés par l'État, comme le rappelle fréquemment le Conseil du patronat dans le mépris de ceux et celles qui la font au jour le jour. Mais pour l'imaginaire qui nous ouvre au monde, nous libère des contingences et défriche les époques, la créativité reste l'apanage des penseurs, des intellectuels, des écrivains, des artistes. Toute révolution a ses précurseurs. La technoscientifique a les siens. Nous étoufferont-ils dans le silence glacial des technopolis?

Avec le consensus qu'elle a généré du centre droite au centre gauche, la Guerre nouvelle a symbolisé la réconci-

liation des deux mondes sous l'aile bienveillante du conservatisme politique allié au libéralisme économique. Une jonction qui se trame également, mais sans bruit, dans le quotidien des sous-systèmes bureaucratiques, institutionnels et universitaires depuis quelques années⁴. Une fusion à froid postmoderne entre la tête et le porte-monnaie, dont nous avons quelques traces médiatiques grâce à Roger D. et ses distributions hebdomadaires de potions d'excellence (Saddam est-il ou non un excellent dictateur?).

Cette union des frères ennemis est particulièrement frappante dans le domaine du marketing, de l'industrie culturelle et des médias, en grande partie parce que ces champs d'activités ont été à l'avant-garde de la modernisation actuelle. Des industries stratégiques où se sont recyclés un grand nombre d'anciens contestataires et de rescapés de la contre-culture qui accumulent connaissances et expérience mais qui ne pensent qu'à préserver l'influence qu'ils exercent et, pourquoi pas, la place qu'ils occupent.

En France, le passage en BMW de Franz-Olivier Giesbert du *Nouvel Observateur* au *Figaro* en est une trace spectaculaire. Ici, au Québec, des philosophes, des éditorialistes, des journalistes d'un certain âge — celui de la crainte de rater la dernière chance — s'affichent, de plus en plus nom-

4. Une révolution technoscientifique amorcée après le triple échec du savoir (Mai 68), du politique (Viêt-nam) et de l'économique (« choc pétrolier » de 1973). Lancée dans la Vallée du Silicone il y a une quinzaine d'années par d'ex-soixante-huitards devenus penseurs/créateurs puis micro-entrepreneurs, l'industrie du haut savoir, on le sait, domine désormais tous les champs économiques et culturels. Elle draine des dizaines de milliers de QIs supérieurs et récupère les créateurs, les penseurs et les philosophes-mathématiciens qui auparavant s'adonnaient à la pensée vagabonde. Outre les parcs scientifico-industriels, on ne compte plus les centres d'études, les instituts de recherche et autres aquariums de penseurs (*think tanks*) liés aux universités, aux États et aux trusts, et au sein desquels les contrats faustiens signés entre l'argent et la créativité sont autant de démonstrations d'excellence.

breux, du côté de l'establishment et livrent une guerre sans merci contre ce qu'ils estiment être des idéologies et des dogmes honnis par cette opinion «publique» qu'ils contribuent à façonner.

À petite échelle, n'a-t-on pas vu dernièrement un philosophe fonder le *Collectif anti-féministe* et un salaud publier *Le manifeste d'un journaliste*? Et cette poignée de dramaturges «in» déclarant que le théâtre d'ici doit se libérer du dilemme de la langue (française évidemment!), ce carcan vraiment pas payant qui nous oblige à n'être que nous-mêmes? Théâtre de la performance *high-tech*. Brouhaha dans le cercueil de Beckett.

Les Jooneed Khan et Claude Julien n'ont pas été légion à jeter un second regard sur l'actualité proche-orientale pendant qu'elle se déroulait. Comment s'expliquer que des penseurs aussi remarquables que Jacques Dufresne, Lise Bissonnette et Jacques Julliard, pour ne nommer que ceux-là, se soient engagés publiquement, et sans l'ombre d'une hésitation, en faveur de la Guerre nouvelle, sinon parce qu'ils avaient grand besoin de pousser du coude pour ne pas perdre pied et conserver leur chaire médiatique dans le club sélect et surtout conformiste des grands penseurs du Monde nouveau? Les super-canons de l'establishment intellectuel, garde prétorienne de notre opulence morale, ont mis les bouchées doubles en composant l'image du consensus pour la guerre.

Surpris sans doute par la rapidité de cette guerre, d'autres plus nombreux mais moins visibles, qui pourtant avaient juré de ne jamais renoncer, se sont tus par impuissance, par découragement, par usure, isolés comme Gilles Groulx, cinéaste lucide et oublié. Peut-être n'ont-ils pas renoncé, secrètement? Peut-être n'ont-ils pas trouvé de porte-voix? Peut-être aussi que pour eux rien n'est facile, que rien n'est simple.

Pour qui se souvient d'un peu d'humanité, la fascination pour le progrès des sciences et de la technologie ne

peut se confondre avec les reculs proposés par leurs utilisateurs. Et, plus que de trancher entre Sam et Saddam, il revient aux intellectuels, aux penseurs et aux artistes de le rappeler, n'en déplaise au diable.

De plus en plus dominante au Québec, marquée par la facilité et surtout l'impatience de voir des résultats «de son vivant», la vogue des prises de position conformistes nous annonce un Québec avec de bonnes cotes de crédit mais difficile à vivre, comme nous l'avions pressenti à l'occasion de la crise amérindienne. Avec l'appui burlesque du Parti québécois à la Guerre nouvelle — le PLQ en a-t-il fait tant? —, le Québec de demain projette déjà l'image d'un appendice résolument atlantique, totalement pro-américain, comme Porto Rico à l'heure qu'il est. Embrassades pour le libre-échange. Accolades pour l'hydro-électricité. Reculades pour l'État-providence. Pourquoi donc les États-Unis auraient-ils à s'inquiéter de notre Québec bourassien? L'indépendance semble devoir passer de plus en plus fréquemment par les méandres d'une *realpolitik* dont je me sens incapable pour le moment.

Le Golfe ne fait plus la une. Il doit céder la place à la crise amérindienne version 91 qui se prépare, à la crise canadienne version 92, ou à la crise soviétique, version non encore arrêtée dans le temps. On nous fait vivre dans un état de crise permanent. Aussi bien dire qu'on veut achever ceux et celles qui font encore l'effort de suivre et surtout de comprendre.

La Guerre nouvelle a laissé de nouvelles cicatrices. Mais puisque, dans tous les lieux d'horreur, le printemps finit toujours par revenir, tout n'est pas perdu. Il nous reste, à l'échelle des petits êtres vivants que nous sommes, à réapprendre à parler, d'abord en dedans de nous ou en petits groupes modestes, loin du consensus. Et, comme nous y invitait dernièrement Paul Chamberland, à écrire, «même dans les ruines».

À faire des nuits de Bagdad autant de Nuits de la poésie. À reconstruire ici-même la fureur de vivre.

*Elle se lève dans la lumière
et elle avance
sans armes et sans défenses
survivante
dans un monde à refaire
(Geneviève Paris, «Au milieu des ruines»)*